

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

GAËTAN FAUCER

Luc Dellisse

LE TEMPS DE L'ÉCRIVAIN

Troglodyte

LAMIROY

LES IMPRIMERIES NOUVELLES

Patrick Devaux

Avaloïrs

Gravures de Catherine Bernel

ÉDITIONS LE COEURIER

Dante Alighieri

Le Purgatoire

Adaptation de Michel Ducobou et Pierre Laroche

ÉDITIONS M.E.C.O.

Les enfants de Voynich

Olivier Papleux

roman

M.E.C.O.

CONTEMPORAINES

TE REINDRRE

Michèle Fouriez

PRIX DE LITTÉRATURE CHARLES PLISNIER 2025

ÉDITIONS A3

Patrick Henin-Mirris

Marche et rêve

Substratum non cultum. Intra domos, intra vasa sacrorum omnia sunt in aëre commissa. In domo, in vasa sacrorum, in aëre commissa sunt in aëre commissa. In domo, in vasa sacrorum, in aëre commissa sunt in aëre commissa.

Dactyl Editions

Hubert Krains

MES AMIS

ASSOCIATION BELGE DE LANGUES ET DE LITTÉRATURES FRANÇAISES

Claire Légat - Poèmes

Promenoir des déracinés

Jo François - Peintures

Christian Libens

Les arbres marchent

Beaumont

Le chant de l'ogre

Philippe Leuckx

Lumière des murs

ÉDITIONS M.E.C.O.

Diario Libero

Dans le dos de la nuit

Prologue de Philippe Leuckx

Éditions Caprici

Yves Namur

Les poètes de la rue Ducale

Anthologie poétique

enel pignepare kunnias buandri bergin bernard beron boudre bouquet de diction bous bouquet bronne buantais chrotophe crikillon destre delisse dubens eckhold ekamp emmanud fublon fricks geven gikta gille grand guffe guette hawone hoex jass jonne lamarche lyxone lekauche libbreche librecht linze macrolinck maule-joris matlow moekel moulin nothowh pirard plonier poney sovain dionis thuy rouleur wass vanderauwantem verheusen vivier wouton

ASSOCIATION BELGE DE LANGUES ET DE LITTÉRATURES FRANÇAISES

Violaine Lison

avec les carnets de traductions de Louise Ulmann

Lequel de nous portera l'autre ?

&

Joseph Bodson

La fête au canari

La Chair des Nuits

Léonid Mathour

Chant de l'ogre

INÉDIT

LES 100 MOTS DE BRUXELLES

Marc Megarck

Quintessence

Françoise Lison-Lamy

Terre meuble

éditions 'signatures'

Bérose et moi

Alexandre Millon

MORMURE DES SOIRS

SOMMAIRE

| | |
|---|--|
| PRÉSIDENTE MARTINE ROUHART | Editorial par Martine Rouhart 3 |
| VICE-PRÉSIDENTS MICHEL JOIRET COLETTE FRÈRE | Du pain du roi au pain béni par Jean-Pol Masson 5 |
| TRÉSORIER FRÉDÉRIC BÉGUIN | Les Entretiens de l'AEB Luc Dellisse par Marcel Detiège 10 |
| SECRÉTAIRE GÉNÉRAL CHRISTIAN DEBRUYNE | Le rayonnement des lettres belges de langue française par Robert Massart 15 |
| CONSERVATEUR DU MUSÉE CAMILLE LEMONNIER PHILIPPE LEUCKX | Les nouvelles « Rencontres poétiques » de l'AEB par Martine Rouhart 17 |
| ADMINISTRATEURS ÉRIC ALLARD ISABELLE BIELECKI CARINO BUCCIARELLI ARNAUD DELCORTE SYLVIE GODEFROID ROBERT MASSART JEAN-POL MASSON ALEXANDRE MILLON YVES NAMUR JEAN-LOUP SEBAN | L'AEB aux « rencontres littéraires de Bruxelles » par Thierry-Marie Delaunois 18 |
| | Lectures 19 |
| | Activités de nos membres 59 |
| | Éditeur responsable : Martine Rouhart Comité de rédaction : Colette Frère, Michel Joiret, Jean-Pol Masson, Martine Rouhart, Frédéric Vinclair. Relecture : Daniel Charneux Mise en page et iconographie : Frédéric Vinclair Impression : Relie-Art / Drifosett (Bruxelles) |

Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

Éditorial

par **Martine Rouhart**, Présidente de l'AEB

Chers membres,

Bienvenue dans notre revue, celle de l'Association des Écrivains belges dont vous faites partie !

Mais au fait, qu'est-ce que cela signifie, être membre d'une association ?

C'est faire librement partie d'une communauté qui partage des objectifs communs. Être membre d'une association, c'est bien sûr bénéficier des avantages qu'offre celle-ci (en particulier ici la promotion des livres). Je pense, sans fausse naïveté, que cela suppose aussi une participation de chaque membre envers les autres, un désir de partage et d'échange dans le respect de chacun, des activités et projets en collaboration, bref le goût des autres...

Mais une association ne saurait fonctionner par la seule qualité, l'attachement et l'enthousiasme de ses membres...

C'est le C.A. (avec son précieux secrétariat) qui s'efforce de l'administrer au mieux, avec les moyens humains et financiers dont il dispose (notamment nos cotisations à tous, naturellement indispensables).

Il s'agit de gérer dans ce cadre les aspects administratifs (l'organisation des assemblées générales, la trésorerie, les subventions, les rapports à déposer et les contacts avec la Fédération WB, la gestion du bâtiment, ...), la promotion des publications des membres et de leurs activités littéraires, l'organisation de soirées des lettres et d'autres activités diversifiées et innovantes, la réalisation de la revue trimestrielle, le site web, etc...

ÉDITORIAL

L'avis de chacun est d'ailleurs sollicité (via une « enquête ») pour évaluer ce qui pourrait être amélioré pour répondre aux attentes.

En somme, faire partie d'une « association » comme la nôtre ne se résume (heureusement) pas à une formalité, à une simple inscription dans une sorte de répertoire. Comme son nom l'indique, c'est créer et se créer un sentiment d'appartenance, faire connaître ses propres productions et en même temps, s'enrichir mutuellement et contribuer à faire rayonner la littérature belge en général.

C'est élargir son réseau, tisser des liens, rencontrer des personnes de tous horizons qui partagent des valeurs et une même passion !

Du pain du roi au pain bénit, le pain dans le langage figuré

par **Jean-Pol Masson**

« À mal enfourner, on fait les pains cornus »

Proverbe breton

Le pain a traditionnellement, et bien plus dans le passé que nos jours, une place de choix dans l'alimentation. Ainsi, Furetière, dans son dictionnaire (1690), écrivait que le pain «sert de principale nourriture à l'homme». D'où cette conséquence que notre mot se rencontre dans maints proverbes, locutions ou expressions du langage figuré. Certains sont bien vivaces, comme *il est bon comme le pain* ou acheter quelque chose *pour une croûte de pain* (ou un morceau de pain, ou *une pièce de pain* [Furetière]), tandis que d'autres ont vieilli ou ont complètement disparu de l'usage courant, comme *avoir du pain cuit* ou *faire la guerre au pain*, même si l'un ou l'autre dictionnaire contemporain les mentionne encore.

Pain se dit tout d'abord de toute nourriture et subsistance. Furetière donne un exemple qui sent bon son époque : « Il a eu une pension du roi, voilà du pain assuré pour le reste de ses jours. » On ajoutait parfois l'adjectif cuit : *avoir du pain cuit* signifiait que l'on possédait du bien sans devoir travailler pour en acquérir (Furetière, qui mentionne aussi l'expression *Libertas et pain cuit*, idem chez Littré). Encore la subsistance dans la phrase « *Un homme n'a ni pain ni pâte chez lui* », autrement dit il est dans la dernière nécessité, ou lorsque l'on énonce qu'on *lui a ôté le pain de la main*, pour exprimer qu'on a causé sa

DU PAIN DU ROI AU PAIN BÉNIT

ruine, ou que des jeunes gens vont *faire la guerre au pain*, lorsqu'il reviennent affamés à la maison, ou qu'un homme *a mangé le pain d'un autre*, quand il a été le domestique de ce dernier (Furetière), ou que *le pain d'autrui est amer*, ce qui souligne qu'il est pénible de tenir sa subsistance d'un étranger (Littré). On va même jusqu'à la fortune, quand on dit qu'*on lui a mis le pain à la main* (Furetière).

1. Règles de droit non écrites apparues au Moyen Age et que les rois de France ont fait codifier.
2. En gros, l'émancipation assimile le mineur au majeur et met fin à l'obligation parentale d'élever et d'entretenir l'enfant (sauf s'il se trouve dans le besoin).

La notion de subsistance est aussi présente dans l'ancien droit : « Dans les coutumes¹ on a dit, *mettre hors de pain*, ou *hors de pain et pot*, pour dire émanciper » (Furetière)².

C'est en ce sens également que, dans une prière, l'orant demande à Dieu de lui donner *son pain quotidien*. Cette dernière locution a pris ensuite la signification de lot habituel : « Une telle vertu guerrière et patriotique, c'est le pain quotidien de la France en 1917 » (Barrès, cité par le *Trésor de la langue française*).

3. Les épices, taxées par le juge, étaient censées rémunérer les prestations de celui-ci en dehors de l'audience (comme la rédaction d'un rapport), le traitement ne couvrant que le travail accompli à l'audience. Cette pratique a donné lieu à maints abus et a été combattue – vainement dans l'ensemble – par le pouvoir royal. Elle a été abondamment raillée dans la littérature. Cf. aussi cet autre jeu de mots fait par le poète Saint-Amant après l'incendie du palais de justice de Paris, survenu en 1618 : « Certes, ce fut un triste jeu Quand à Paris dame Justice Pour avoir mangé trop d'épice, Se mit le palais en feu. »

Sous l'Ancien Régime, il arrivait que l'on soit nourri aux frais du pouvoir royal. On disait dès lors *manger le pain du roi* pour désigner soit le fait de servir dans l'armée, soit celui d'être en prison. Ceux qui ont fait leur service militaire apprécieront le rapprochement ! Restons sous l'Ancien Régime pour évoquer le jeu de mots que l'on faisait à propos d'un juge qui taxait trop haut ses vacations : il aimait bien le *pain d'épice* (Bescherelle)³.

L'idée de départ d'aliment se retrouve dans des formules qui évoquent les nourritures de l'esprit : le *pain du corps* et le *pain de l'âme* (Robert), « La justice est le *pain des peuples* » (Lamennais, cité par Bescherelle). Victor Hugo parlait ainsi du *pain de l'espérance, de l'exil, de l'illusion, de l'indifférence, de l'intelligence, des larmes, de misère* (cité par le *Trésor*). Moins noble est l'expression *la sottise du peuple lui a donné du pain*, à savoir « il vit de la sottise du peuple » (Bescherelle).

On s'en éloigne dans cette belle phrase d'un conte de la reine Marguerite de Navarre : « Comme les hommes sont fra-

DU PAIN DU ROI AU PAIN BÉNIT

giles et s'ennuient de manger toujours du bon pain, le mari se rendit amoureux d'une de ses métayères » (cité par Besche-relle). Distance aussi dans le dicton *pain dérobé réveille l'appétit*, qui exprime avec autant de concision que de saveur que le fruit défendu est plus attrayant que ce qui est permis (Robert). Littré cite à cet égard La Fontaine : « En l'amoureuse loi, Pain qu'on dérobe et qu'on mange en cachette Vaut mieux que pain qu'on cuit et qu'on achète ».

Même éloignement dans le proverbe figurant en épigraphe : *À mal enfourner, on fait les pains cornus*, soit « le principal point d'une affaire, c'est de la bien commencer » (Furetière). Idem quand on dit *c'est pain bénit*, pour dire que c'est bien fait, bien mérité (*Trésor*), ou *il mange son pain dans sa poche* pour décrire un homme retiré, qui ne donne à manger à personne (Furetière ; Littré), ou dans le dicton *de tel pain telle soupe*, à savoir « les choses sont bonnes suivant la matière qu'on y met », ou dans la locution *pain de douleurs*, qui évoque une vie passée dans l'affliction, dans la misère (Furetière), ou lorsque l'on énonce que *c'est du pain bien dur* (« condition fâcheuse où le besoin force à rester » [Littré]), ou qu'*il a du pain quand il n'a plus de dents*, à savoir que le bien lui arrive alors qu'il est trop tard (Littré).

Idem encore dans les formules *mettre le pain en un four froid*, c'est-à-dire employer une chose mal à propos (Besche-relle), et *ne manger que d'un pain*, soit n'avoir aucune variété, ainsi que son contraire *manger de plus d'un pain* (Furetière, qui donne aussi la variante *il sait plus que son pain manger* ; Littré, qui ajoute que la signification d'avoir couru le monde existe également). Citons encore *il sait son pain manger*, qui se dit – ou plutôt se disait – de « l'homme habile qui a voyagé » (*Trésor*). De même, le *Trésor* présente *pain* comme source de vie sur le plan physique dans une phrase d'Edmond de Goncourt : « Ses jambes, c'est le *pain* de ce garçon ».

DU PAIN DU ROI AU PAIN BÉNIT

D'un autre côté, abstenez-vous de *promettre plus de beurre que de pain*, de promettre plus que ce que vous pouvez tenir (*Trésor*). Évitez aussi que l'on dise de vous qu'*il ne vaut pas le pain qu'il mange* (c'est un fainéant [Furetière ; Littré]) ou qu'*il ne mange pas son pain dans sa poche* (il est très dépensier [*Trésor*]). Souvenez-vous également que *pain tendre et bois vert mettent la maison au désert*, parce que « les dépenses mal entendues ruinent les maisons » (Littré). Rien n'interdit en revanche – tant qu'on le fait sans amertume ni jalousie – de *manger son pain à la fumée* (ou à *l'odeur*) du rôti, ce qui consiste à voir « prendre aux autres des plaisirs auxquels on ne peut avoir part » (Furetière).

Notre vocable s'emploie également dans une formule savoureuse mais fort tombée en désuétude : *prendre un pain dans la fournée* (ou *sur la fournée*). Selon le *Trésor*, il s'agit simplement, pour un homme et une femme, d'avoir des relations intimes avant le mariage. Furetière est, à juste titre, plus précis : « On dit qu'une fille a pris un pain sur la fournée, quand elle s'est laissée engrosser avant que d'être mariée ». Même enseignement chez Littré, qui cite ces beaux vers de La Fontaine : « Après mille façons, cette bonne hypocrite, Un pain sur la fournée emprunta, dit l'auteur : Pour un petit poupon l'on sait qu'elle en fut quitte, ».

Dans le langage familier ou argotique, on relève *coller un pain*, donner un coup, une gifle, et *manger du pain rouge*, vivre de crimes (*Trésor*).

Mentionnons encore quelques expressions connues, qui ne requièrent pas d'explications ou de commentaires : *manger son pain blanc avant son pain gris*, être bon (ou *franc* [*Trésor*]), mais c'est plutôt inusité) *comme le pain*, *acheter* (ou donner, ou vendre) *quelque chose pour une croûte de pain*, *faire passer le goût du pain*, *long comme un jour sans pain*, *avoir du pain sur la planche*, *ne pas manger de ce pain-là*, *ôter* (ou *s'ôter*) *le pain*

DU PAIN DU ROI AU PAIN BÉNIT

de la bouche, cela ne mange pas de pain, ces choses se sont vendues (ou enlevées, ou encore sont parties) comme des petits pains, gagner son pain à la sueur de son front.

Je terminerai en vous faisant part d'une trouvaille que j'ai faite dans le dictionnaire de Furetière. En consultant cet ouvrage en vue du présent article, je suis tombé sur l'entrée *pain de cocu*. Je m'attendais à découvrir quelque chose de croustillant et j'ai été fort déçu : il ne s'agit que d'une plante, qu'on appelle aussi *pain de coucou* ou *alléluia*. Honni soit qui mal y pense !

Les entretiens de l'AEB

Cinq questions à Luc Dellisse

par **Marcel Detiège**

Marcel Detiège : Vous êtes, Monsieur, un de nos bons écrivains. Vous mériteriez d'être mieux connu, et du grand public et des milieux littéraires. Parlez-nous un peu de vous. Parler de soi, c'est ce que nous faisons, paraît-il, de mieux depuis Montaigne. D'où venez-vous ? Quel est votre milieu ? Vous en parlez quelque peu dans votre texte *Une vie d'écrivain* paru dans la *Revue Générale* (2025/3). Mais comment la passion littéraire vous est-elle venue ? Quels sont les grands écrivains qui vous ont tenu lieu de modèle ? Quels sont les écrivains belges qui ont compté pour vous ?

Luc Dellisse : On devient écrivain parce qu'on est un lecteur, qu'on a eu le choc de la force de la langue et de la beauté cachée du monde visible, par le biais des grandes œuvres et de grands exercices. Un jour, cette fréquentation, cette expérience, cette angoisse de mener une vie inférieure à ce qu'elle peut avoir de rayonnant dans la littérature à son plus haut point de fusion, produisent une sorte de mutation : on se met à écrire, guidé par un modèle sans contours précis, qui est la littérature elle-même. Le reste, avoir connu la guerre, l'exil, les amours déchirantes, la perte des êtres et des choses, est sans pouvoir sur le mouvement de l'écriture ; c'est le contexte, ce peut être le sujet, mais ce n'est pas la raison d'écrire, ce n'est pas le centre du jeu.

J'ai appris à lire à quatre ans, j'ai commencé à écrire à quatorze : on voit que la mutation est parfois lente ! Mon premier

livre a paru quand j'avais près de trente ans.

M. D. : Dans le même texte, qui s'inscrit dans votre chronique de la *Revue générale*, vous évoquez la déliquescence de la langue orale, ayant adultéré le langage écrit. Le raffiné Yves Gandon, dans *Du style classique*, le déplorait déjà en 1972. «Indépendamment du vocabulaire, la syntaxe est peut-être aujourd'hui plus corrompue encore par l'adoption du "style parlé" qui fait fi des règles les plus élémentaires de la grammaire.» Ce laxisme a pour but avoué d'être lu par le plus grand nombre. Mais, ce faisant, la littérature ne s'abaisse-t-elle pas à son étiage, c'est-à-dire à son niveau le plus bas ? Écrire pour tout le monde, est-ce encore faire de la littérature ?

L. D. : Je ne crois pas que la déliquescence de la langue orale contamine l'écrit : plutôt le contraire. Pour moi, parler, c'est déjà écrire, en cursive. Depuis que la civilisation a produit ses effets normatifs, en gros depuis la Renaissance, le langage oral est adossé à l'écriture et non le contraire. Évidemment, on adapte son niveau de langage à la situation, mais c'est une modulation de fréquence de l'écriture. La différence n'est pas entre la langue orale et la langue écrite, mais entre la langue cursive et le travail prosodique de l'écriture, quand elle devient un objet littéraire. À partir de là, on ne se contente plus de la spontanéité, de premier jet, mais on rature ou reprend vingt fois sa page ou son élan, pour essayer d'atteindre la plière indubitable de la forme.

Ainsi, ces esquisses de réponses à vos très pertinentes questions sont écrites, bien sûr : mais elles restent de l'ordre de l'oralité écrite, elles ne constituent pas « un texte ».

M. D. : Dans toutes les professions, il y a ce que j'appelle des « plaisanteries d'atelier ». On entend dire à de certains

avocats qu'il serait bien agréable de faire du droit, s'il n'y avait les clients... Jacques Chardonne, qui fut éditeur chez Stock, disait que l'idéal pour l'éditeur était d'éditer le moins possible, parce qu'il perdait toujours de l'argent, même quand il éditait des livres à succès. Jean-Claude Pirotte ironisait à ses dépens : « Un écrivain sans lecteur, c'est drôle. » Mais ne serait-ce pas la seule façon de faire de la littérature selon son goût ? « Écrire un livre pour un seul, plaisantait Paul Valéry en s'adressant à Gide, ce serait merveille. »

L. D. : Il n'y a que le lecteur qui compte. Je ne dis pas « les lecteurs », mais le lecteur. Figure à la fois imaginaire et idéale, qu'on essaie de satisfaire et qui ne vous passe rien : ni virgule, ni décalage sémantique, ni archaïsme assumé, ni locution argotique, ni variation d'accords, et qu'il faut convaincre, non de sa bonne foi, mais de la justesse, de l'équilibre secret de ses modulations. Ce lecteur en apparence est une projection de soi-même sur le mur face auquel on écrit, ou une émanation de la divinité absente. Pourtant on rencontre parfois un lecteur, une lectrice véritable qui vous a lu et à qui presque rien n'a échappé. Quelle fête alors !

Quant au nombre de ses lecteurs, de ses acheteurs... J'en ai certes plus d'un. J'en ai moins de trois mille. Entre les deux, ce nombre, qui varie d'un livre à l'autre, mais peu à peu s'étoffe, me paraît trop petit, bien sûr, du point de vue du succès, mais en même temps, il est « immense ». Mille, deux mille personnes qui vous ont lu, qui ont des livres de vous dans leur bibliothèque, qui parlent de vous, et certains qui vous aiment. C'est plus que le nombre de gens à qui vous avez parlé dans la vie ordinaire. Comme citoyen, tout me manque. Comme écrivain, je me juge comblé.

M. D. : Vous fréquentez peu les milieux littéraires. Est-ce

parce que vous êtes occupés d'autre part à l'élaboration de votre œuvre ? Robert Goffin, qui était président du Pen Club français de Belgique, disait : « La poésie, c'est comme l'amour, on n'en parle pas. On le fait. »...

L. D. : Sérieusement parlant, je ne crois pas à l'existence des milieux littéraires. Il y en a eu à Paris aux XVIIIe et XIXe siècles, mais c'est bien fini. Écrire est un métier prenant. Non par le nombre d'heures qu'on y consacre (la matinée me suffit généralement, le reste de la journée est libre pour les loisirs, les plaisirs, les rencontres et les obligations), mais par l'état d'esprit ordinaire où cela vous met. On regarde les gens et les choses d'un point de vue prosodique, si je peux dire, ils appartiennent au registre de la vision, du récit, du bonheur ; les questions d'intendance n'y entrent pas.

M. D. : Vous avez connu, comme moi, cette époque où lorsqu'il se produisait des événements importants, on venait frapper du heurtoir à la porte, non des plus savants, mais des plus sensibles : les poètes et les écrivains. Aujourd'hui qu'il se passe des événements politiques inédits, on n'entend s'élever aucune grande voix d'écrivains. Est-ce parce qu'il n'y a plus de grands écrivains, ou parce que les écrivains sont devenus indifférents, comme « ce niais de Plinie le Jeune », disait Anatole France, qui continuait d'apprendre le grec, tandis qu'un volcan crachait de la lave et dévorait les villages alentours ?

L. D. : C'est vrai, mais ce que vous dites concerne plutôt les « intellectuels », ou les artistes considérés comme témoins de leur temps. Leur pouvoir prescriptif tenait au fait que le monde politique et même celui des affaires et l'administration, et les cultes, et les professions libérales, étaient un peu cultivés, un peu lettrés. Ce qui n'est plus du tout le cas aujourd'hui.

Il n'y a pas une seule de ces catégories où l'on trouve la connaissance des lettres, ni de l'Histoire, ou l'expérience de la poésie, à un degré même modeste. Nous sommes entrés dans un siècle d'ignorance du passé, qui est aussi un siècle non-littéraire, pour les mêmes raisons.

Mais en même temps, on constate que le personnage de l'écrivain, ici, maintenant, en 2026, loin d'être balayé, a pris une forme nouvelle : il est le témoin, non de son époque (ce qui est insignifiant) mais de l'expérience humaine en général, qu'il exprime en recourant à une langue plus forte et plus transparente que le langage ordinaire, et donc aussi plus jeune et plus vivante que le prétendu parler moderne. Et plus encore, il l'incarne, comme un humble démiurge, parce que son corps lui-même est un texte en devenir, en mouvance perpétuelle : le sens même du présent. L'actualité de l'écriture passe par le corps de l'écrivain. C'est pourquoi le temps de l'écrivain ne fait que commencer.

Le rayonnement des lettres belges de langue française

par **Robert Massart**

Les francophones ne sont pas toujours conscients que leur langue et leur culture font « recette » ailleurs. C'est pourtant la vérité, le français et la littérature française continuent de faire rêver, et pas seulement ce qui vient de Paris. Nos écrivains belges francophones sont appréciés bien au-delà de nos frontières, ils sont traduits et étudiés dans de grandes universités européennes et mondiales. En Roumanie, pays de langue et de culture latines, le français occupe une place de choix depuis longtemps. À l'université Babeş-Bolyai, à Cluj-Napoca, aujourd'hui la plus importante du pays, avant Bucarest, s'est développé, depuis la chute du régime dictatorial, un authentique vivier de spécialistes et d'amis de nos lettres francophones.¹

Rodica Pop, ambassadrice de notre littérature

La carrière de Madame Rodica Pop s'est déroulée à l'université de Cluj. Sa disparition, survenue au début du mois de janvier dernier, me permet d'évoquer l'immense travail qu'elle a fourni tout au long de sa vie pour la diffusion et le rayonnement de la culture belge francophone par le biais de sa littérature.

À l'origine, les recherches de Rodica Pop avaient pour objet la littérature française en général et les littératures francophones comparées. Partant de là, la chercheuse s'est centrée de plus en plus sur les auteurs belges. C'est peut-être en étudiant les œuvres de Thomas Owen, de Jean Muno ou encore de Michaux, qui ont fait d'elle un des meilleurs spécialistes du

1. J'aimerais signaler qu'il existe aussi un foyer de spécialistes de la littérature belge de langue française dans une autre grande université roumaine, à Iași (Est du pays), sous la houlette du professeur Petruța Spânu.

genre fantastique, que la littérature française de Belgique tout entière a fini par attiser son intérêt. Elle disait d'ailleurs que cette littérature « offre un foisonnant champ de recherches, d'interrogations et d'admiration ». Elle savait en débusquer les échos singuliers, non seulement en étudiant nos auteurs, mais aussi en traduisant leurs livres en roumain : Albert Ayguesparse, Henry Bauchau, Marie Gevers, Paul Émond, Jacques de Decker, Caroline Lamarche, sans oublier les écrivains fantastiques cités plus haut. Pour ce faire, elle a fondé et dirigé pendant trente-cinq ans le Centre d'études littéraires belges de langue française, créé en 1990. Et afin que ces traductions aient un écho d'envergure et une réelle portée, Madame Pop a lancé, aux éditions Casa Cărții de Știință (la Maison du Livre de Science), la collection « belgica.ro » entièrement dédiée aux traductions en langue roumaine de nos lettres francophones.

Outre cela, le professeur de français et de littérature qu'elle était n'a jamais négligé sa mission visant à encourager le dialogue interculturel en formant de nombreuses générations d'étudiants, de doctorants et de chercheurs : des thèses et des travaux portant sur Michel de Ghelderode ou Maurice Maeterlinck, par exemple, faisaient partie de ses activités en cours lorsqu'elle nous a quittés il y a quelques mois.

J'applique les rectifications orthographiques de 1990.

Les nouvelles « Rencontres poétiques » de l'AEB

par **Martine Rouhart**

Le 17 janvier après-midi nous avons inauguré avec succès les nouvelles « rencontres poétiques » de l'AEB, à la Maison des Écrivains, dans un espace chaleureux propice aux échanges, l'espace Simenon.

Carino Bucciarelli y avait invité deux poètes philosophes, Jean-Jacques Bailly et Alain Dantine. Tous trois ont partagé le sens de leur démarche poétique et discuté entre eux de l'un de leurs derniers recueils :

L'annonce faite à la femme suivi de *Lettres à Ischah* (éd. M.E.O.) de Jean-Jacques Bailly.

Une poignée de secondes (L'herbe qui tremble) de Carino Bucciarelli.

Chemins de nulle part (L'herbe qui tremble) d'Alain Dantine.

Merci à Daniel Simon pour les superbes enregistrements poétiques des extraits de ces recueils que le public a pu visionner et écouter durant la séance.

Deux autres rendez-vous sont déjà fixés :

Le samedi 28 mars Philippe Leuckx recevra Marie-Clotilde Roose et Tatiana Gerkens.

Le samedi 23 mai : Éric Allard et Martine Rouhart présenteront une séance dédiée aux « aphorismes » (avec Éric Allard, Michel Van den Bogaerde, Michel Delhalle, Gaëtan Faucer et Patrick Henin-Miris).

L'AEB aux « Rencontres littéraires de Bruxelles »

par **Thierry-Marie Delaunois**

Dans le cadre des Rencontres Littéraires de Bruxelles de l'Espace Art Gallery dont Thierry-Marie Delaunois est l'organisateur et administrateur, a eu lieu le samedi 14 mars l'événement "L'AEB en toute intimité". Celui-ci s'est déroulé en trois temps : après une présentation complète de l'Association des Écrivains Belges de langue française par Martine Rouhart, Présidente de l'AEB, un hommage a été rendu à Anita De Meyer et Robert Paul avant que ne se déroule un entretien croisé entre Anne-Marielle Wilwerth et Martine Rouhart. Leurs recueils respectifs, *La haute couture de l'infime* et *En ce lieu clos* ont été présentés au public présent, et l'événement, qui a rencontré un beau succès, s'est terminé par une séance de dédicaces.

Lectures

Joseph BODSON, *La fête au canari*. Poésies. Vaulx : éd. Labelpage, 2025.

Loin des modes et des sentiers battus, le poète Bodson s'accorde à nous dire en une poésie classique, souvent rimée, l'élégance d'une thématique et les vraies occupations d'une âme en quête de beauté.

Poésie de l'enfance, de l'intime et de l'infime (à l'aune du canari), d'un « vieil homme sorti de sa grotte », sautillante et nerveuse, l'humour des désespérés, apte à saisir « les fruits secrets de cette vie ».

Entre la neige et la cendre, le poète convoque en matière de temps les saynètes d'hier et d'aujourd'hui, le relais des paysages intérieurs, la suspension du temps (« l'heure du dernier délire »), l'octogénaire vif croque encore la vie et le poème à pleines dents.

« Fontaine, quand j'ai bu de ton eau
Le rire de tes yeux est passé par ma bouche
Et m'a coulé au corps comme un ruisseau »
(p.59)

Un art aigu de la description rameute les solstices d'été, les départs au mouchoir, les amours impérissables (« Ta chair à la fraîcheur ancienne »), les vignettes douces du temps qui s'égrène, vers après vers.

Cette poésie d'une souveraine simplicité pousse le lecteur à redécouvrir le dessous des mailles d'un monde effrité.

Un beau livre.



Philippe Leuckx

Luc DELLISSE, *Le temps de l'écrivain*. Essai. Bruxelles : éd. Les Impressions nouvelles, 2025.

Les lecteurs de Luc Dellisse aussi bien que les visiteurs de son blog « L'inconnu » (dont quelques chapitres y furent publiés) se réjouiront de retrouver dans ce volume la manière qu'a le romancier-poète-essayiste d'entrelacer les impressions que lui inspire le quotidien à sa capacité de les transcender et de leur donner forme. Dans une langue dont il célèbre dès les premières pages la nécessité impérieuse d'en exploiter toute la richesse, Dellisse mêle au gré de la cinquantaine de chapitres du volume, l'écho de sa propre confrontation à l'écriture dont il propose une résonance bien au-delà de l'expérience personnelle. On pourrait tenter de formuler cette résonance sous forme de questions. À quoi bon écrire ? Qu'est-ce qu'un écrivain ? Quelle place a encore la littérature aujourd'hui, du point de vue de l'écrivain comme du lecteur ?

Dans ses textes courts que l'on peut découvrir aussi sur sa page Facebook, Dellisse aime à s'interroger par le truchement d'une figure imaginaire, qui lui ressemble, par la manière d'écrire le quotidien, ses petits incidents, ses éclats de lumière comme ses sombres états. À le lire dans cet exercice régulier, on imagine une silhouette semblable à celle d'un Corto Maltese, traversant les jours en quête de ce que lui et nous ignorons, mais qui nourrit la page. Sans doute est-ce là à chaque fois l'illustration de ce que Dellisse exige d'un « écrivain aux yeux ouverts, il faut beaucoup d'amour, un culte de la vérité surtout dans les petites choses, et une humilité secrète parce qu'on sait qu'on n'est que le témoin d'une histoire dont on n'est pas l'auteur. » La littérature, et c'est essentiel dans la démonstration de Dellisse, est le dernier acte qui exige d'être réalisé dans la solitude, donc dans la pleine responsabilité, assumée d'une seule personne, l'écrivain face à sa page ou à

son écran, qu'il va transformer en « une vision du monde ».

Ici n'est pas le lieu d'une synthèse, par ailleurs impossible tant le livre est riche, et son double sujet (l'écriture et l'écrivain) démultiplié en autant de points de vue que de pages, voire de paragraphes. Et ce n'est pas la moindre des qualités de l'ouvrage : on pourrait, en s'équipant d'un crayon, y souligner tant de propos brefs qui semblent dès qu'ils ont été lus, devenir nôtres pour autant que l'énigme du littéraire nous attire. À la manière de Montaigne, l'auteur prend appui sur des souvenirs, sur des expériences du quotidien – dont il met en évidence la sensation laissée davantage que la description objective –, son insertion dans le quotidien d'un monde auquel il est finalement étranger, sa place dans la société. À la différence de l'auteur – moraliste et philosophe – des *Essais*, Dellisse explore la dimension poétique du monde devenu roman. « La tenue de l'histoire n'est rien si elle ne s'accompagne pas d'une constante puissance poétique », observe l'écrivain. De chapitre en chapitre, le lecteur accompagne la pérégrination de celui qui interroge, s'interroge, se souvient, s'inquiète, et chaque fois formule avec une précision sans faille ce qui a fait (et continue de faire) sa destinée : « déduire des accidents et des hasards de sa vie le récit continu et secret d'une solitude heureuse. »

Peut-être ce bonheur est-il quelque peu assombri comme on le lira dans les pages plus « personnelles » de l'essai ? Dans le chapitre « notoriété », l'écrivain « “admet” sans peine que la réussite ne fait pas partie de “son œuvre” ». Cette réussite-là, il la calcule en nombre d'années consacrées à écrire, en nombre de livres publiés et en calcul du tirage... Heureusement, il achève son raisonnement – son calcul plutôt –, en cette évocation du bonheur d'être soi qu'il formule en désignant ses livres : « Ils m'ont fait écrivain en chair et en os, ils m'ont donné un regard, un être-au-monde, un corps même qui ne se comprennent pas si on n'y ramène, de mes gestes et de mes jours

LECTURES

d'écriture, exactement tout. »

Voici un livre qu'une seule lecture n'épuise pas. Le crayon a souligné les phrases, les paragraphes qui marquaient la première d'entre elles. On reprend le livre, devenu objet corné, plié, annoté, et on y trouve à chaque fois une nouvelle manière d'exprimer le bonheur d'« effectuer la métamorphose du réel », fût-ce dans cette solitude indissociable de l'écriture. On s'attarde aussi alors à des chapitres lus une première fois pour l'anecdote que leur titre semble annoncer (« L'écrivain sans œuvre ») ou pour appréhender la chaîne du livre (« Des éditeurs ») ou pour découvrir la perception de l'écrivain face à l'invasion des textes produits par l'Intelligence artificielle.

Chaque fois, Dellisse identifie un chemin inattendu pour nous dire ce que cela éveille en lui. Ainsi nourrit-il chez le lecteur l'insatiable appétit de lire.

Jean Jauniaux



Patrick DEVAUX, *Avaloirs*. Poésies. Illustrations de Catherine Berael. Mont-Saint-Guibert : éd. Le Coudrier, 2026.

Avec *Avaloirs*, superbement illustré de gravures de Catherine Berael, Patrick Devaux reste fidèle aux thèmes qui lui sont chers, creusant toujours un peu plus les profondeurs.

Le temps qui passe, pilleur de nos vies mais aussi source d'enrichissement permanent, travaille de son côté, temps présent, temps passé, « temps appris » qui ne cesse d'ouvrir au poète des portes d'accès à la joie, malgré les absences, les disparus, les souvenirs douloureux, et tout ce qui nous file entre les doigts.

Vivre pleinement le temps n'a peut-être jamais été si urgent. Chaque jour se gagne, est à gagner, «chaque jour / est / à / valoir / mots pleins / d'un/ risque / en /plus».

La nuit, le train, sont des symboles omniprésents, symboles de départs, ombres à jamais perdues qui accompagnent le poète dans sa marche volontaire toujours souriante.

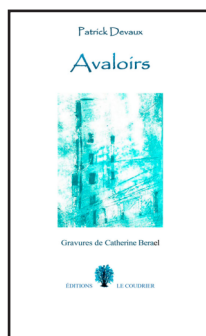
« la nuit / laisse / les arbres / noirs / déglutiner / comme / les poètes / ils ont besoin / de/ feuilles neuves ».

Bien sûr, à l'instar d'autres recueils de Patrick, l'acte d'écrire tient une place essentielle, même si là aussi, chaque mot doit se gagner..., « trop / pleins / les mots / sont / vides / pour les étagères / qui /n'intéressent / personne » ...

Mais comment Patrick Devaux résisterait-il à continuer encore et encore à remplir les pages de ces poèmes à la verticalité stimulante ?

Car on le sait, « sanglots / d'enfance / ravalés / il / a / tôt/ pris / les mots / pour/ animaux / de / fidèle / compagnie ».

Martine Rouhart



Dante Alighieri, *Le Purgatoire*. Poésies. Adaptation de Michel Ducobu et Pierre Laroche. Bruxelles : éd. Samsa, 2025.

La Divine Comédie de Dante est un texte majeur de l'histoire littéraire européenne, mais plus encore de notre culture dans sa composante la plus essentielle, c'est-à-dire spirituelle. Dante Alighieri est à mes yeux un véritable guide : tout de notre humaine condition se trouve exprimé dans le voyage initiatique chanté à travers les trois livres qui forment l'ouvrage. Dans celui-ci abondent les symboles et les mouvements profonds de ce qui ne peut complètement s'exprimer par le discours ordinaire – d'où le recours à la poésie. De ces trois livres, le *Purgatoire* est le plus incarné, car c'est bien lors de notre passage sur Terre, entre *Enfer* et *Paradis*, que se joue notre destinée, dans ce périple intérieur tel que le conçoit le poète florentin. C'est dans cet espace intermédiaire que l'être humain a la possibilité de choisir, d'exercer son libre arbitre ; les chants 16 à 18 du *Purgatoire* constituent à ce titre un moment clé, une véritable charnière dans l'ascension spirituelle.

Fin des années 1980, début des années 1990, Michel Ducobu (en tant que traducteur-adaptateur) et Pierre Laroche (en tant que metteur en scène) ont intensément travaillé sur le *Purgatoire*, dans le but de l'adapter au théâtre. Après moult péripéties, la pièce est montée au Théâtre National de Belgique en 1992 avec, notamment, les comédiens Angelo Bison et Pietro Pizzuti. À la demande des Archives et Musée de la Littérature, les éditions Samsa viennent de faire paraître le texte de cette adaptation, et l'on ne peut que s'en réjouir. L'ouvrage est présenté par Vincent Radermecker, des AML, qui revient sur les dites péripéties et le labeur considérable que ce travail titanique a représenté à l'époque ; cette présentation est suivie d'une préface sous forme d'un entretien avec Pietro Pizzuti.

Le livre comprend également une postface, signée par le professeur Fernando Funari, de l'Université de Florence.

Cette postface est absolument remarquable. Elle éclaire le travail de Michel Ducobu d'un jour à la fois subtil et éclatant. Travail d'émondage parfois radical, qui a dû plus d'une fois serrer le cœur de l'adaptateur, mais qui accroît fortement la densité du propos, et donc son intensité. Entreprise éminemment poétique : « Ducobu et Laroche travaillent ainsi le texte comme un bloc de marbre : creusant, allégeant, jusqu'à ne laisser que la vibration essentielle – celle d'une parole purifiée », écrit Funari. Plus loin, il met en lumière comment un seul mot, qui remplace un autre (*innocence perdue* au lieu d'*innocence nocturne*), transforme toute la portée du texte – et c'est fondamental : « ... non le retour à l'origine, mais le courage de continuer depuis la chute... ». Le passage dont il est question ici se trouve justement au cœur du *Purgatoire*, dans le chant 17 :

DANTE : Notre vie devrait couler de source et notre amour demeurer entre les pierres où il prit naissance.

VIRGILE : ... Être une source de mesure entre la pente et le sommet. Être une source d'instinct, fidèle à sa ferveur d'aurore, à son innocence perdue.

Dans la première version de l'adaptation, il était écrit «innocence nocturne». Ducobu a remplacé cet adjectif par «perdue», ce qui a aussitôt introduit une dynamique, une tension signifiante propre à modifier radicalement le sens du texte. Ainsi, l'initiation philosophique – ou théologique, pourquoi pas ? – se place sur un autre plan, celui de l'équilibre, de la tension, de la mesure : « ... l'art de vivre ne consiste pas à vaincre la pesanteur, mais à l'habiter. [...] Être purifié, ici, c'est apprendre à demeurer – à se tenir debout entre chute et ascension, dans

LECTURES

la justesse fragile du passage. » Cela rejoint, me semble-t-il, le sens de la mesure des anciens Grecs, et aussi l'équilibre intérieur prôné par le Tao. Cette visée est universelle, et toujours actuelle. Le poème de Dante n'est pas une vieillerie, mais un reflet du mouvement éternel de la vie, et c'est le mérite de cette belle adaptation de le remettre au goût du jour. «Laroche et Ducobu n'interprètent pas seulement Dante ; ils le prolongent», conclut Fernando Funari. On ne peut rendre plus bel hommage au travail de Pierre Laroche et Michel Ducobu. Il n'est pas non plus de meilleure invitation à se plonger dans la lecture de ce livre.

Thierry-Pierre Clément



Gaëtan FAUCER, *Troglodyte*. Aphorismes. Bruxelles : éd. Lamiroy, 2025.

Gaëtan Faucer est un auteur d'aphorismes confirmé ayant à son actif plusieurs publications dans ce genre. Copieux et nourrissant, *Troglodyte* est sans doute son meilleur recueil. Chaude en hiver et fraîche en été, la maison troglodyte, apprend-on en avant-propos, est douée de rares facultés isolantes et possède *le pouvoir de nous rasséréner*, à la façon, je confirme, de ce livre à lire en toute saison afin de réguler nos états d'âme et nos variations d'humeur.

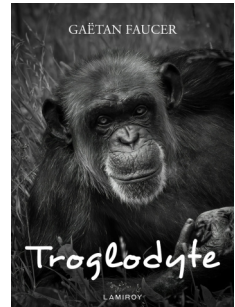
Le présent ouvrage est divisé en plusieurs sections : *La minute suspendue*, *Au coin du feu*, *Au coin bibliothèque*, *Au coin du lit... dans nos rêves, nos pensées*, *Le chat...*, *ses multiples vies et ses amis*, *Il y a quelques siècles...* qui renseignent sur les thèmes chers à l'auteur.

On sait Faucer amoureux de l'amour, des chats (*Le chat a sept vies : une pour chaque bêtise*), des femmes et de leurs mystères, des plaisirs de la bonne chère et des délices de la chair, des livres et des grands auteurs – qu'il met régulièrement en valeur ou en scène dans ses présentations ou bien ses livrets de la collection *L'Article* des Éditions Lamiroy.

Poète, nouvelliste, humoriste, moraliste, homme de culture et de théâtre (*L'avenir appartient à celui qui ouvrira un théâtre*), il s'oxygène dans les bibliothèques (*car il y a autant de feuilles que dans un bois*), il croit aux vertus de la fiction et du mensonge littéraire (*Rien n'est plus vrai qu'un texte de fiction*) ...

Assez épilogué, voici une courte sélection d'apophtegmes à découvrir dans ce livre !

Je place René Char plus haut que Ben-Hur.



LECTURES

Peaufine ta sensibilité, augmente ta confiance et abandonne tes certitudes !

Les récoltes sont divines lors des vents d'ange.

Exister, c'est facile ; c'est vivre qui est compliqué.

L'égoïste, c'est celui qui sera toujours surpris par la bonté de l'autre.

Les certitudes sont le résultat d'une incapacité de penser au-delà de nos limites.

Il vaut mieux être un exemple qu'un donneur de leçon.

Bonheur absolu : une bibliothèque, du vin et un chat.

Une belle phrase s'écrit en quelques mots.

À une époque où une certaine littérature fait l'impasse sur l'état du monde et l'existence du mal, il est bon de rappeler, pour s'en prémunir, comme Faucher le fait, que *le monde aime le désastre*. Dans un temps où l'on n'a de cesse que d'animer les peintures, les photos, pour singer la gesticulation du réel, Gaëtan rappelle que : *Une bonne photographie, c'est un livre résumé en une seule image*.

Et il nous en apprend, à sa façon, sur l'histoire...

À Rome, les thermes ont eu une fin.

D'après Poséidon, Minerve était un mauvais cou.

La légende de Cléopâtre naquit d'un nez clair.

Dans la section qui clôt l'ouvrage, *Ce qu'ils auraient pu dire*, on trouve des citations toutes faucheriennes qu'auraient pu par ailleurs écrire les auteurs que Gaëtan affectionne...

L'expansion de l'univers devrait réduire l'orgueil chez l'homme. (A. Einstein)

Mourir un vendredi, quelle horreur, on loupe notre dernier week-end ! (Woody Allen)

LECTURES

L'écriture est la pire des amantes. (Victor Hugo)

Faucer nous donne ainsi un livre qui puise à ses différentes sources d'inspiration pour nous divertir, dans le meilleur sens du terme, tout en nous faisant réfléchir sur le cours de nos existences et le sens à leur donner. Ce recueil est la preuve, s'il en fallait une, que l'écrivain, l'amateur d'art et de bons mots, est aussi un grand vivant.

Éric Allard

Michelle FOUREZ, *Te rejoindre*. Roman. Bruxelles : éd. Asmodée Edern, 2025.

Une mère si peu maternelle, une fille tellement libérée

La littérature compte une pléiade de personnages incarnant ces mères acariâtres et revêches qui sont preuve qu'il n'y a pas, chez les humains, d'instinct maternel. La plus célèbre d'entre elles, Folcoche, a attiré depuis 1948 des générations de lecteurs, étant « l'archétype de la mauvaise mère, le parangon du monstre familial ». Cette héroïne d'Hervé Bazin dans *Vipère au poing* était censée être la génitrice de l'auteur. Aujourd'hui, Émilie Lanez, dans un livre polémique qui a pour titre le surnom de cette femme (éd. Grasset, 2025), révèle, documents à l'appui, qu'il s'agissait d'une fiction d'écrivain pour se venger de son clan.

La maman du roman de Michelle Fourez, au plutôt de Camille, la narratrice, semble elle aussi, vraie. Elle vient s'intercaler parmi des publications récentes au sujet de génitrices, publications qui se succèdent le plus souvent sous l'étiquette « roman ». C'est Amélie Nothomb avec *Tant mieux*, Régis Jaufret avec *Maman*, Emmanuel Carrère avec *Kolkhoze*... Peu importe, finalement qu'il s'agisse de fiction plutôt que de réalité. L'intérêt premier d'un livre c'est son écriture.

Le verbe à l'infinitif du titre (*Te rejoindre*) indique une prise de position très particulière. Il introduit la dimension d'un suspense qui se développera jusqu'aux dernières pages. Contrairement à Folcoche qui accumule les violences, les méchancetés, un sadisme intermittent, cette mère-ci est ancrée dans un quotidien aux valeurs morales héritées du XIXe siècle,

un quotidien qui commence à véhiculer des idées libertaires à travers des médias de masse de plus en plus influents. Serait-il pensable qu'un jour il puisse y avoir la plus petite chance pour que le rapport filial soit autre que le conflit, l'incompréhension ?

Cette fiction reliée à l'autobiographie est composée d'une quarantaine de courts chapitres. Ils donnent l'image d'une famille rurale loin de vivre dans l'opulence, loin aussi d'une culture que véhicule un enseignement destiné à des élèves de toutes origines. La narratrice, Camille, la fille de la famille, y trace d'abord un parcours qui fait d'elle une « transfuge de classe » puisque la connaissance acquise à l'école la mène dans une sphère culturelle étrangère à la réalité journalière de son milieu originaire, ce qui ne favorise évidemment pas les échanges avec les parents paysans.

Cet écart suscite, en ces années 1960 et suivantes, l'ironie acerbe d'une maman engluée dans son conservatisme, ses codes surannés. Elle valorise le frère aîné, un garçon donc, même s'il réussit mal ses études. Sa sœur étant, par exemple, laissée sans références au moment crucial des transformations corporelles de la puberté et de l'éveil de la sexualité.

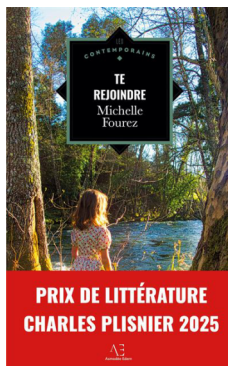
De chapitre en chapitre, sans ordre chronologique, le lecteur suit les épisodes de l'enfance et de l'adolescence. Il suit, en confiance, l'alternance entre : l'ombre d'un frerot mort-né, les découvertes de la nature, les délices d'une cuisine familiale succulente, les horreurs des ennuis de santé, les brimades systématiques telle celle du courrier subtilisé, la charge assumée de mère célibataire, le plaisir d'une profession de prof valorisée par l'époque et celui de la pratique du dialecte local picard.

LECTURES

Elle vit. Même si elle a constaté avoir envie de « Mourir de n'avoir pas d'existence propre. Mourir de n'être pas touchée, pas bercée, pas aimée. » Elle voyage beaucoup à travers le monde. Chaque épisode, en une langue apparemment simple, dépouillée, trace une existence. C'est une présence au monde. C'est une réflexion intime sur le sens d'une vie, de la naissance à l'âge mûr. Aucun lyrisme artificiel. Un constat sans la sécheresse d'un document administratif puisqu'il s'agit d'une vraie vie. Un partage transmis aux lecteurs en demeurant dans ce que le vivant comporte d'humain.

La lecture se passe comme si on feuilletait un album de photos souvenirs de personnes qu'on n'a pas connues mais soudain devenues proches. Comme si on partageait une quête essentielle, celle de comprendre pourquoi la consanguinité n'a pas suffi pour unir, partager, harmoniser. À quel point les blessures infligées durant des existences conditionnent une manière de paraître, une façon d'agir, des raisons de croire. Rien d'étonnant qu'un jury lui a attribué le prix Plisnier 2025.

Michel Voiturier



Patrick HENIN-MIRIS, *Marche et rêve*. Aphorismes. Amougies : éd. Cactus Inébranlable, coll. P'tit cactus #122, 2025.

L'auteur n'en est pas à son coup d'essai ! Il a l'aphorisme chevillé au corps, à la langue.

Dès le titre, il y a une logique qui s'insère : après *En avant, marge !* (2021), le titre nouveau sonne : clair on s'en doute.

Des centaines, donc, d'aphorismes, catalogués en sections, dans l'écriture fertile d'un auteur qui nous fait rire, réfléchir, réagir, frémir. Il y a du philosophe moraliste dans l'éclatant programme qui nous est asséné :

Ils résistent, quand l'un tombe, l'autre ramasse son rire.

*

De l'homme, il ne restera bientôt plus que le portrait-robot.

*

C'est parfois aussi sans l'autre que c'est l'enfer.

*

Ne t'inquiète pas, je prendrai soin de ton absence, elle ne manquera de rien.

*

Il ne suffit pas d'accrocher quelques vers à un hameçon pour être poète.

*

La première langue des signes, c'est le baiser.

La liste des vérités bonnes à dire est infinie et le livre est inépuisable en trouvailles.

Bonne lecture.



Hubert KRAINS, *Mes amis*. Roman. Préface d'Eric Brogniet. Bruxelles, éd. de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, 2026.

Dans un bourg hesbignonn, Benoît et Colpin sont des amis. On assiste à une fête. On croit essentiel de se battre pour éviter le déshonneur. On revendique la possession d'une assiette en faïence. Bref, de toutes petites choses, des événements infimes qui donnent leur prix à ces habitants d'un village replié dans les clameurs du temps, usages, offices, menus travaux des champs.

Colpin a six enfants, sa femme Christine veille à l'entretien de toutes et tous. Les cafés sont des lieux de plaisanterie et d'amitié : ils sont nombreux à l'époque, à la lisière ou au centre du bourg.

La fête occupe les esprits et les coeurs, des amoureux s'étreignent dans l'ombre.

L'art de Krains (futur académicien, président de l'A.E.B.) est de croquer avec réalisme et émotion les faits et gestes de gens simples de sa région qu'il connaît bien, dont il sait le fond, les travers, les qualités.

Mes amis furent reconnus et valurent à leur auteur le prix quinquennal de littérature.

Ce tableau – presque de genre – allie les descriptions fines (« La jambe de bois » raconte un accident domestique avec une batteuse), les scènes pittoresques, cet air du temps que seuls le cinéma et la littérature peuvent restituer. Sans doute certaines scènes peuvent paraître dater mais l'essentiel reste vif, tendre, parfois cocasse, et l'écrivain sait manier une plume qui annonce celle d'un Arthur Masson, avec un moralisme de bon aloi et des personnages détaillés avec intelligence et finesse.

Philippe Leuckx

Claire LÉGAT, *Promenoir des déracinés*. Poésies. Peintures de Jo François. Poésie des limites et limites de la poésie, 2025.

Du beau titre proposé, il est plusieurs lectures : l'auteure, que nous connaissons bien par d'autres textes, use d'images lyriques qui haussent la parole jusqu'à ce « promenoir » au-delà de la vie, au-delà de la mort ; à l'aune des flamboyantes peintures de son amie et collègue, Jo François, les poèmes de Claire incisent une réalité que le regard dépiaute de toutes les apparences ; enfin, la poète sait nommer cette « intimité de l'itinérance » qui la propulse dans des sphères élégiaques.

On est ici dans le domaine privilégié des grandes voix poétiques : « ceindre / les constellations / rebelles » ou « mes mains / pour consigner l'inquiétude et l'insomnie », l'écriture pour vaincre, « redéployer / les paysages ».

Cette plongée « au bord de moi-même » rameute « l'eau millénaire captive du diamant », prélève ces pépites d'une « existence / au nombre des constellations ».

La poète use d'une langue sûre, très riche, en couleurs, en émotions brutes, pierres ciselées à vif, à même de détecter « un sanglot qui / ferait / déborder / la mer ».

Ainsi de « promenoir » à la quête des racines, le lecteur entrevoit les « abîmes », les « bourgeons » vivifiants, les « frémissements sous l'écorce ».

Un très beau recueil, très personnel, et partageable.



Philippe Leuckx

L'ouvrage est disponible sur le site de l'auteur :

<https://www.clairelegat.net/>

Philippe LEUCKX, *Lumière des murs*. Poésies. Paris : éd. du Cygne, 2025.

Un sentiment de mélancolie traverse la *Lumière des murs* de Philippe Leuckx. L'homme arpente son environnement proche, rural, mais surtout les allées de sa mémoire sobrement tamisée par le poème. Il nous emmène dans ce temps parallèle, ou cette absence de temps, là où comme les poissons dans la nasse du pêcheur, toutes les espèces coexistent et s'entremêlent dans le même lieu, le même instant. La lumière est omniprésente mais rarement éblouissante, elle se signale souvent par ses (pén)ombres.

La qualité de l'air, le goût du lait, le givre et les granges, l'évocation d'un baiser. Ces choses du quotidien et leur résonance mémorielle émeuvent le poète parfois jusqu'au bord des larmes, mais la pudeur est de mise et le fil poétique ne verse jamais dans le pathos. Comme sa métaphore la lumière, le poème, bien qu'habité et vif, demeure aérien, notamment grâce à son euphonie sans défaut. L'homme est sensible, à l'instar d'une pellicule de haut ISO, qui peut fixer dans le poème jusqu'aux tremblements de l'air dans la lumière, « l'évanoui des choses ». Il n'est peut-être pas anodin que le poète soit également cinéophile notoire.

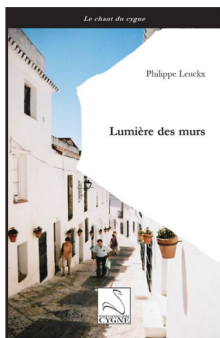
*On garde l'été en soi
contre soi
la chaleur des sentes
sur la peau
le bleu le rose des matins
et ce négligé des choses
dans l'averse des lumières
petites feuilles floutées*

au cœur

Il y a un quelque chose de japonais dans la poésie de Leuckx, qui comme il est d'usage dans le haïku ou le tanka, fixe la saison (du cœur) par un mot choisi (lumière, souvenir, enfance). À l'inverse de Dany Laferrière qui proclamait haut et fort, et un peu par goût du scandale : « Je suis un écrivain japonais » sans l'être vraiment, Leuckx est japonais dans les marges, la délicatesse et le *wabi-sabi* inconscient, de ses créations. Peut-être aurait-il pu/dû naître au pays du soleil levant où le genre d'esthétique qu'il pratique constitue l'art le plus fin, le plus élevé.

Philippe Leuckx est un écrivain prolifique et de nombreuses fois récompensé. Ses recueils tout en variations semblent se donner la main dans un palimpseste complexe aux couches successives et aux multiples irisations. Sa poésie est faite de subtilité mais ne manque jamais de force et d'originalité. Si on devait caractériser l'œuvre d'un mot, il pourrait s'agir de sa qualité essentielle d'humanité. Au fil de ses livres on voit, sans doute, se dérouler le journal d'une âme.

Arnaud Delcorte



Christian LIBENS, *Les arbres marchent*. Poésies. Dessins de Marie-Pierre Uenten. Yvoir : éd. Bleu d'encre, 2025.

Dans la dernière fournée généreuse des éditions Bleu d'Encre, il y a ce recueil de l'écrivain Christian Libens, sans doute plus connu comme romancier. Il fut le secrétaire du remarquable Alexis Curvers.

Voici donc un deuxième recueil, après *Cinéma* (1991), qui explore conjointement l'univers des arbres et le monde des femmes.

Nombre de poèmes rendent hommage à leur beauté, leur sensualité : « sa chair luit blanche », « le lait de la lune / Mouille tes jambes nues », « Femme sphère / Femme monde / Femme planète / Je suis ton satellite ».

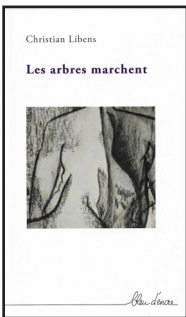
Trois parties dans ce bref recueil : « Fêtes de forêts », « Pauvre Sapiens » et « Soûls rires ».

Viennent nombreux aux sources des poèmes les amis poètes, disparus (le Rimbe, Apollinaire, Alain Bertrand), ou vivants (Dantinne), qui accompagnent un hymne à la vie, à l'amour, au partage : « Ton ventre rond / Me tient lieu d'horizon » ou « Censurant ton pubis en foncé dans le texte ».

Une lancinante nostalgie des personnes et des lieux offre au livret de ne pas être seulement un éloge des corps mais une plongée saisissante dans la poésie toujours renouvelée, aux côtés des plus grands, même si elle s'abîme de mort ou d'absence, comme celle des amis.

Un très beau morceau de poésie.

Philippe Leuckx



**Béatrice LIBERT, *Dans le dos de la nuit*. Poésies.
Couverture de Pierre Cayrol. Préface de Philippe Lekeuche.
Mont-de-Laval : éd. des Ateliers du Grand Tétrás, 2025.**

Dans les poèmes que lui inspirent les artistes aimés (Hopper, Gironi, Romus...), il est souvent question de temps, d'escalier, de maison, comme si la poésie aidait à en franchir le seuil, comme si la nuit prêtait ses charmes « à la demeure de l'artiste ».

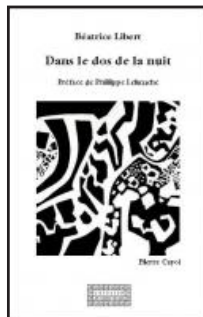
Il s'agit de traverser : une rue, un espace, un rien de souvenir, une trace.

Ainsi, de proche en proche, la poète suit ses propres traces, remonte le courant du temps : « Odeur de feuilles mortes / Qui fait son nid en nous ».

Le visage, la figure même de l'artiste offrent à ces textes une aura d'authenticité. « La nuit buveuse d'encre » honore même le travail d'écriture, la porte peut laisser « la mer / entrer dans la demeure ».

En poèmes limpides, presque tout est dit : la perte, l'avancée de l'âge, l'attrait prégnant des ailleurs, les « décombres et gravats » du quotidien, l'attente, l'intime en soi.

Avec le temps, la poésie s'est épurée, s'est affranchie, et la poète derrière son épaule, à l'écritoire, dresse « dans le dos de la nuit » les remparts à sa survie, petits poèmes « devant une porte ouverte », près d'être partagés.



Philippe Leuckx

Violaine LISON, *Lequel de nous portera l'autre ?* Récit. Noville-sur-Mehaigne : éd. L' Esperluète, coll. En toutes lettres, 2025.

Quand l'écriture rejoint la vie, quand l'écriture EST la vie.

Qu'est-ce que j'ai pu passer de temps dans les greniers !

Y étaient empilées des boîtes de toutes tailles. De toutes matières. Boîtes à cigares, à chaussures, à biscuits... En bois, en carton, en métal. Les anciens y rangeaient boutons, écheveaux, médailles de sainte Rita, cartes postales, photos de famille et lettres. Qui aurait acheté, comme aujourd'hui, une boîte de rangement chez Action (?), une boîte en... plastique (??) eût été pris pour un fou.

Un jour, je découvre un billet rédigé comme à la hâte, dans une écriture hallucinée, qui commence ainsi : « Veuillez me faire savoir si Marguerite-Marie Gantois ma fille est encore chez vous. J'en ai de l'inquiétude. » Le mot, daté du 3 août 1925, est signé « Vve Paul Gantois-Gossart ». Marguerite-Marie, c'est ma grand-mère. La veuve Gantois-Gossart, c'est Jeanne Gossart, sa mère. Naît un mystère, qui débouchera sur une enquête...

Un autre jour, plus de vingt ans après le précédent, le mystère commence à se résoudre quand quelqu'un remet à mon père une enveloppe en papier Kraft contenant d'autres lettres de Jeanne. Il faudra encore quinze années pour que j'en tire *Maman Jeanne*.

C'est un mystère, une enquête, une aventure de cet ordre que relate *Lequel de nous portera l'autre ?* de Violaine Lison. C'est dire avec quelle émotion j'ai lu (et relirai) ce livre à propos duquel m'est venu spontanément ce mot tiré de mon expérience bouddhiste : *Tathāgata*. Un mot pour désigner « l'ainséi-

té », la réalité telle qu'elle est, dépouillée de tout jugement, concept ou interprétation ; la nature intrinsèque, immuable et non dualiste des phénomènes. Un mot qui, plus simplement, pourrait se traduire par l'expression « C'est ainsi », ou, encore plus simplement : « C'est. »

Car cet objet littéraire, *Lequel de nous portera l'autre ?* (titre superbe, générateur d'une bouffée d'émotion lorsque son sens nous est révélé), impose son existence parmi une série d'autres objets, tirés de boîtes un temps rangées dans des greniers, au point de fournir au lecteur l'émotion d'une dernière phrase particulièrement forte. « C'est ça », oui. « Cela ne pouvait être que ça. »

Dernière phrase, mais pas dernière page, car un album (belles photographies de Jacques Vandenberg) présente en fin de volume les «objets inanimés» porteurs d'une âme, celle de Léonce Delaunoy, qui, évoqués dans le récit qu'ils structurent, en furent les sources, les déclencheurs : mouchoir ou foulard, chapelet, couteau, boutons, rose séchée... Carnets aussi, carnets surtout, de deux types, de deux mains (et même, brièvement, d'une troisième). Les carnets de tranchées de Léonce, et leur transcription par son ami Paul Nackart (ceux-ci découverts et déchiffrés en premier par l'autrice).

Car cet objet littéraire est un millefeuille qui relate à la fois quelques années de la vie d'un homme et la longue aventure d'une autrice décidée à tirer, de cette vie, un livre. Réussite et grandeur de la littérature quand, comme ici, l'écriture rejoint la vie, l'écriture EST la vie. « C'est ça. »

Quatre ans de tranchées pour Léonce, et dix ans de travail pour Violaine, dix ans pour décrypter, comprendre, organiser, décrire ces objets, ces listes (on croirait des inventaires péc-



quiens), ces carnets de Léonce et leur pas toujours fidèle transcription par Paul (pourquoi l'ami survivant censurerait-il parfois la prose de l'ami disparu ?), ces carnets qui constituent l'une des faces du livre, au point que le séminariste brancardier de 14-18, paraphrasant l'*Anch'lo son pittore* du Corrège, pourrait dire : *Anch'lo son scrittore*, non seulement parce qu'il se révèle le co-auteur de ce livre mais aussi parce que, si la boucherie ne l'avait pas tué comme elle fit d'Apollinaire, de Péguy, de Pergaud, d'Alain-Fournier, lui aussi aurait pu devenir écrivain, tant sa plume revêtait de qualités littéraires.

Car, dans l'ennui des tranchées, lorsqu'il n'est pas requis – atrocement – par son rôle de brancardier, Léonce dit, malgré tout, les oiseaux, la nature, les plantes, le ciel, la douceur de l'amitié et la douleur de la séparation, la foi et les doutes, l'absurdité du conflit et des chefs, la mort et l'amour, celui qu'il éprouve pour Herman (la troisième main évoquée plus haut), le plus qu'ami, le frère qui lui offrira au Havre, avec une seconde famille, quelques moments de paix arrachés à la guerre.

L'aventure de ce livre n'est pas terminée. Depuis sa sortie, il a connu un succès inespéré autant que mérité. Qui a dit que les petites maisons d'édition belges ne pouvaient pas s'élever au niveau des grosses fabriques parisiennes ? Esperluète et Violaine Lison offrent à ce préjugé un brillant démenti.

Daniel Charneux

Françoise LISON-LEROY, *Terre meuble*. Poésies. Mercin et Vaux : éd. L'Ail des Ours, coll. Coquelicots, 2025.

Rendre un chagrin lumineux

Un des rôles de la poésie est d'utiliser la variété des signifiés d'un vocable pour stimuler la perception d'une émotion, d'une sensation liées à une personnalité humaine. Contrairement à un mode d'emploi ou une recette qui doivent informer le plus précisément possible afin qu'il n'y ait pas d'erreurs commises lors de la mise en action.

Une des possibilités d'écriture poétique est alors la concision. L'exemple absolu étant le haïku japonais qui ne comporte que trois vers tout en étant susceptible de suggérer toute une vie, tout un paysage, toute une histoire. C'est cette apparente simplicité que Françoise Lison-Leroy a choisie pour évoquer son frère cadet décédé.

Aucun de ses poèmes ne dépasse la dizaine de vers. Tout se passe comme si, photographiant un moment ressenti, elle s'était contentée du noir et blanc qui stimule davantage l'imagination que le polychrome. Elle s'est astreinte à éviter les adjectifs qualificatifs qui risquent toujours d'être bavards ou banals. Elle a quasi banni les noms abstraits susceptibles de sombrer dans le pathétique comme chez Bossuet ou Malraux.

Le réel, le concret témoigne de l'état d'esprit d'une sœur vis-à-vis de son frère chéri. Le lieu évoqué convient à tout le monde parce que lié au sentiment personnel en raccourci éloquent :

LECTURES

*Ici c'est le centre du monde
terre meuble
et leur*

Françoise Lison-Leroy rappelle des souvenirs d'enfance, des amusements en duo, des jouets instigateurs d'envies, des jeux de rôles nourriciers. Elle apporte des offrandes florales glanées proches. Elle s'inquiète, aînée protectrice, un peu maternelle.

*Si quelqu'un t'attaque
tu sais où trouver
les silex*

*à main gauche
 tiroir du haut*

Elle n'épale pas la peine. Elle considère pour le disparu que le tombeau a son équivalence sur et sous terre en établissant une complicité et des papotages avec l'invisible présence du disparu. Elle met le passé au présent, presque au futur. Ce n'est pas le néant. Ce n'est pas le fantasme. C'est une réalité parallèle.

*Sur la carte du monde
j'épingle ta cachette*

*ne me dénonce pas
à tes copains en terre
ils pourraient nous trahir*

Ces poèmes ne sont pas seulement blocs imprimés au centre des pages, pierres tombales de mots sur papier. Ils sont

relayés plusieurs fois par des images. Des illustrations signées par le bédéiste Geoffrey Delinte donnant aux yeux ce que les mots donnent à l'esprit. Figuratives mais non réalistes. Elles abordent des endroits, des créatures empruntées aux humains et aux oiseaux, des matières brutes de pleine nature et d'autres transformées par et pour les humains.

Le trait est sûr mais délicat. L'impression est celle d'un dessin présenté sous un papier semi-transparent. C'est-à-dire précieux et fragile à la fois comme la vie elle-même. Parfait pour évoquer une *tailleuse de lilas*, le *petit frère camionneur*, les *billes oubliées dans la grange*, le *mur à l'arrière du cimetière*, les *fleurs des champs*, des *oiseaux ennuagés*.

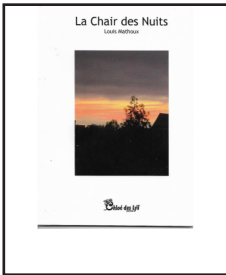
Le tout forme un recueil en harmonie d'imagerie et de mots, en élégance typographique pour réaliser un chagrin lumineux face à l'inéluctable. Un chagrin qui prolonge la relation fraternelle, qui se partage avec autrui avec la sérénité de l'acceptation vivace de l'inexorable.

Michel Voiturier



Louis MATHOUX, *La Chair des Nuits*. Poésies. Barry : éd. Chloé des Lys, 2025.

« En amont de toute ferveur / seul avance l'horizon », écrit le poète dans l'un des derniers textes du recueil. L'image pourrait être solaire mais elle révèle le crépuscule qui fermente jusqu'à la nuit. Louis Mathoux interroge sa propre présence au monde, son itinéraire balisé de tourments.



Il pose des mots choisis sur les brisures de l'existence, prenant le lecteur à témoin. « J'ai perdu mon corps / et le cherche en vain partout / L'auriez-vous par hasard aperçu ? »

Sur les chemins ardu, constats et injonctions se succèdent, comme si le néant devenait le partenaire du poète. Profonde, « la nuit torturante » ne laisse aucun répit à l'homme qui se débat, solitaire malgré d'autres présences. Le temps pourrait être son allié, il le hèle de toute son âme, « laissez-le s'ébattre à nouveau / dans les prairies du vent céleste ». Lui, le temps, convoque les armes célestes, les éléments malfaisants, tout ce qui s'agite en vain dans les méandres de la pensée, du désespoir. Il faut se munir d'une flamme pour débusquer, ici et là, de petits éclats heureux, « la libre pulsation des voyelles / en leurs sabbats secrets », « les plages du devenir » ...

Un espace ténu sépare chagrin et joie. La célébration de la douleur prend le large, c'est novembre, le cri se fait souverain. « Nos sanglots eux-mêmes épousent l'ironie du monde / jusqu'en ses gouffres ricanants / Serions-nous le tombeau de notre propre enfance ? »

La poésie de Louis Mathoux ricoche sur des ruisseaux de larmes. Elle invite cependant chacun, chacune, à y reconnaître des bulles de rosée.

Françoise Lison-Leroy

Marc MEGANCK, *Les cents mots de Bruxelles*. Paris, P.U.F., coll. Que sais-je n°4303, 2026.

Pour le 4303e titre de la collection, les PUF ont été particulièrement inspirées de confier à Marc Meganck le « Que sais-je? » consacré aux *100 mots de Bruxelles*.

Qui aurait été mieux placé qu'un romancier, à savoir un raconteur d'histoires, pour raconter ainsi 100 histoires de la capitale de l'Europe, Bruxelles. Qui mieux qu'un historien, dont plusieurs romans se situent dans la ville de Manneken Pis, aurait été mieux placé pour nous inviter de cent façons à connaître (un peu moins mal) la ville dont un des plus importants poètes vivants, William Cliff, écrivait : *Bruxelles est la plus, la plus, la plus du monde*. Tout est annoncé déjà dans ce fragment d'un poème : on ne viendra pas à bout en cent coups, aussi brillants fussent-ils, d'une ville-monde.

L'historien/raconteur/romancier n'est autre que Marc Meganck. D'emblée, il annonce la couleur dans ce volume de la mythique collection « Que sais-je ? », dont l'auteur de ces lignes, blanchi sous le harnais de septante (soixante-dix) années, a toujours été un fervent lecteur : «Bruxelles ressemble parfois à une ville en débâcle et l'instant d'après à un miracle !»

La Belgique n'a pas fait l'objet de nombreux titres du catalogue, mais extrayons de celui-ci *L'Histoire de Belgique* parue en 1948 et composée par un autre écrivain, **Louis Piéard**. Le volume précédait de quelques décennies celui, consacré au même sujet, par un historien, un « vrai », **Jan Dhondt** (paru en 1963) et celui de **Georges-Henri Dumont** paru en 1991. Il faudrait ajouter à cette liste non exhaustive, établie de mémoire, *La Belgique* de Christian Vandermotten (2024) et *La Littérature belge d'expression française* de Robert Frickx et Robert Burniaux (1973). Ces volumes sont autant intéressants par

l'époque à laquelle ils ont été publiés, que par les « absences » que la taille des volumes (128 pages) rend inévitables. Mais il y a aussi dans ces exemples, le « point de vue » adopté par les auteurs... On sait qu'un Louis Piérard ou un Georges-Henri Dumont ne s'aligneront pas l'un sur l'autre, ni par le style, ni par les priorités... Ils sont d'autant plus passionnants à comparer.

Avec la série des *100 mots*, les nouveaux « Que sais-je ? » calibrent à l'avance le format mais aussi l'éparpillement aussi inspirant que stimulant pour vagabonder d'un point à l'autre des sujets abordés...

Avec *Les 100 mots de Bruxelles*, le malicieux romancier **Marc Meganck** ne pouvait que s'en donner à cœur joie pour sautiller avec allégresse de *chou de Bruxelles* à *Bozar*, de *Gueuze* à *Petite ceinture*... On imagine la perplexité des lecteurs et lectrices « outre-Québécois » à la lecture d'un sommaire aussi étrange qu'un inventaire à la Prévert, ou plutôt à la Magritte... dont René est bien sûr une des entrées du volume.

On rêverait au moment d'écrire cet article que le livre fût distribué, dans les deux langues officielles de Bruxelles, aux négociateurs qui n'ont pas encore trouvé la formule magique pour former un gouvernement qui ne fût pas « d'affaires courantes » comme c'est le cas depuis plus de 500 jours.

Mais ne boudons pas notre plaisir : ce « Que sais-je ? » est une des bonnes et joyeuses nouvelles de l'actualité éditoriale belge, bruxelloise, européenne... ! Il est à mettre entre toutes les mains et, en ces temps troublés, il est la démonstration que le talent d'un romancier est idéal pour éclairer le monde, que, facétieux et pétillant, Marc Meganck a trouvé le juste ton pour nous dire son amour pour Bruxelles et nous en partager les plus beaux atours.

« Non peut-être ! » s'exclame Edmond Morrel qui me lit en

LECTURES

souriant et me souffle : « Manneke, il faudra penser à un deuxième volume, et un troisième et encore et encore ! tant nous nous sommes réjouis de la lecture de celui-ci. On aurait aimé tout de même une liste des noms cités en fin de volume... pour pouvoir déplorer ceux qui font défaut... »

« Allez ! Je m'y replonge ! » surenchérit Edmond Morrel, un des critiques pourtant les plus sévères qui soit !

C'est dire !

Jean Jauniaux & Edmond Morrel



Alexandre MILLON, *Bérose et moi*. Instantanés littéraires. Esneux : éd. Murmure des Soirs, coll. Brèves du soir, 2025.

Après six romans, de la poésie, des nouvelles, sur quarante années d'écriture, de présence à divers titres dans le milieu littéraire, Alexandre Millon nous a donné il y a trois ans, dans la même maison d'édition, *Les Heures claires*, un recueil de chroniques mais aussi, dernièrement, son *Belgiques*, dans la collection emblématique des éditions Ker. Deux ouvrages, qui avec celui-ci, forment une trilogie, pour dire son être au monde et se définir sans s'entraver, se recentrer sans s'enfermer, comme un mode de présence à soi, à autrui et au monde même si, d'emblée, comme l'épigraphe de Dostoïevski l'indique, « la meilleure solution serait de ne jouer aucun rôle, de montrer son propre visage ». Grand lecteur de Spinoza par ailleurs, l'auteur sait circonscrire ses sujets d'étude de façon à écrire sur ce qui augmente la puissance d'agir. L'esprit de Montaigne n'est pas absent, lui qui écrivait en préambule d'un livre de ses Essais : « Je suis moi-même la matière de mon livre. »

Dans cet ouvrage, Millon a adjoint à son narrateur un personnage, Bérose, qui va lui porter la contradiction, le déstabiliser à l'occasion voire l'accompagner dans ses réflexions-réfractions (lire *incidemment* pour ce qui concerne la réfraction le texte qui clôt le recueil). Bérose inscrit ces récits de vie dans l'histoire universelle puisque qu'on le découvre, dans son premier avatar, en Chaldée, en l'an 300 avant Jésus-Christ, astronome inventeur du scaphé, avec un gnomon en son centre, autrement dit, le cadran solaire, « conteur de jour, conteur de temps », avant qu'il ne se réincarne, aujourd'hui, en brocanteur-chineur amateur d'horloges, d'instruments scienti-

fiques et de billards électriques. Bérose, qui, comme on le constate, n'est pas n'importe qui donne le ton et le cadre, mais aussi le tempo, sur la durée et l'espace, à ces cent textes allègres qui vont poser l'insondable question de l'identité car, à peine présenté, Bérose interpelle le narrateur d'un : T'es qui toi?

Entre analyse de soi et d'autres vies que la sienne, relations de faits d'hier et d'aujourd'hui, le narrateur déroule avec un déhanché d'écriture rare une narration éclatée en fragments qui tisse la poésie à la prose, avec un style unique fait d'« un je ne sais quoi de subjectif et d'imaginaire qui pourfend le réel [...], se met à représenter le monde », comme l'écrivait déjà Pascal Vrebos, en 1999, dans la préface au premier roman d'Alexandre.

Ce qui anime l'auteur Millon, c'est d'écrire dans l'écart entre vérité et fiction, de dire « je » comme on dit « jeu ». Par son dispositif littéraire, l'auteur part en quête de son « vrai moi », de sa « mélodie intérieure », explorant ses doubles voire ses divers soi (tels qu'interrogés par Erri De Luca dans l'extrait cité dans le livre). Si c'est Naples qui sauve De Luca de la désintégration identitaire, c'est le passé conjoint de ses parents, sa multiculturalité native, qui guide l'interlocuteur de Bérose vers un autoportrait englobant les diverses versions de lui-même.

Avec cette trilogie, Millon s'intègre en tant qu'auteur dans le « minimalisme positif » tel que présenté dans le dernier essai de Rémi Bertrand sur Philippe Delerm (éd. du Rocher).

Au fil des textes, Millon nous dit son amour du jazz, du cinéma, de la photographie, toujours avec tact et une subtile attention aux accents des visages comme aux acceptions des mots. À découvrir, parmi d'autres textes : une querelle de voisinage qui vire fictivement au drame, le récit de *Juanita* à Tel Aviv avec son ami écrivain C., une touchante rencontre imaginaire entre ses deux mamies, un point de vue pertinent à pro-

LECTURES

pos du « très rebattu » Louis-Ferdinand Céline qui fait la part de l'être et de l'écrivain de génie. Alexandre se fait aussi le chantre de l'ouverture (qu'il oppose aux « masques pirandelliens »), de la réciprocité (envisagée comme un combustible), de la « grâce du ralenti », de la joie comme esthétique et de la *philia*, au sens grec d'amour amitié, plus durable que la passion ou encore de *l'écrivain* comme d'un « petit trafiquant de nuances ».

Millon convoque Jankélévitch, Celan, Cheng, Pascal, Casanova, Montaigne... qui viennent nourrir ou infléchir ses propos poético-philosophiques.

Parfois, Bérose intervient pour lui couper la chique, l'accuser de ringardise, lui qui, de même, est remis en cause, en sorte qu'on assiste à un jeu de ping-pong entre les deux protagonistes ou plutôt, étant donné le contexte, à une partie de flipper où la bille de l'écriture viserait un maximum de points au fronton de la justesse sans verser dans l'« acide cynique », le trou noir de l'irréversible.

Tel un voyageur du cosmos, le narrateur, rompu à la géométrie de l'espace-temps avec son complice astronome, réajuste en permanence ses coordonnées à mesure des circonstances, des lieux qu'il interprète comme les pages d'un livre universel. Entre souvenirs-mouvements et souvenirs-images, ce singulier autoportrait trouve le juste équilibre, le bon déroulé de la pellicule d'une vie belle comme un film de Woody Allen ou de Roberto Benigni où les cinq sens sont convoqués au plus près d'une écriture corporelle et de l'affect, transformant le figé de l'instantané en pensée en acte d'écriture.

« [...] entre moi et celui qui écrit en moi, la membrane n'est pas toujours étanche. Ici, encore, j'embarque. Je prends barque. Je me braque, je dévalise des versions de moi-même. Parfois je me retrouve. Parfois je désapprouve. J'ai devancé, j'ai avancé. Je suis qui je suis parce que je ne suis plus qui

LECTURES

j'étais. Le temps d'un livre, je bivouaque. De quoi passer la nuit, puis je reprends la route. »

Éric Allard



Yves NAMUR, *Les poètes de la rue Ducale*. Anthologie poétique. Bruxelles : éd. de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, 2025.

Un copieux volume qui nous plonge dans la poésie représentée à l'Académie (sise rue Ducale), par le biais de 57 voix d'Ansel à Wouters.

Bien sûr, les plus grands noms trouvent ici place naturelle : Ayguesparse, Crickillon, Elskamp, Goffin, Linze, Maeterlinck, Plisnier, Thiry, Verhesen, Wouters.

Ne sont pas oubliés les membres actuels (Bergen, Brogniet, Dellisse, Hoex, Lekeuche). Sauf l'anthologiste et le dernier élu, Jacques Sojcher.

On s'étonnera peut-être de voir ici des noms de romanciers (Gevers, Baronian) mais les puristes ne dénieront pas le statut de poète à Foulon, Bergen, Hoex, Dellisse, Dubrau, Bauchau, autant poètes que romanciers.

L'important est ailleurs ; dans le choix des textes, tous éclairants sur l'évolution de la poésie, la sensibilité de l'époque, les avancées de la langue.

L'anthologie regorge de fragments étonnants. Lisons :

« Des jours anciens
Il éponge les houles »
(Ayguesparse)

« Du feu qui brûle
Que reste-t-il ?
Quelle trace
De cette lumière ? »
(Brogniet)

« Dès que tu dors, je m'en vais seule

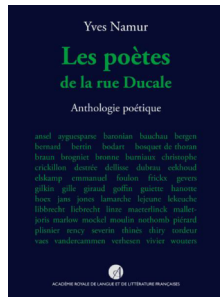
LECTURES

Vers des pays bénis dont tu es exilé »
(Dubrau)

« dur de quitter le monde
plus dur d'être quitté par lui
toute lampe s'éteint
s'établit le silence »
(Jones)

« Comme un oiseau qui se fracasse hors de l'oiseau
Je suis tombé hors de moi-même
Et depuis j'erre en l'autre »
(Lekeuche)
Un livre indispensable.

Philippe Leuckx



Olivier PAPLEUX, *Les enfants de Voynich*. Roman. Bruxelles : éd. M.E.O., 2026.

Après *La Vénus de la vallée mosane*, roman publié en 2023 chez M.E.O. et qui « a connu un beau succès », Olivier Papleux nous revient, toujours chez M.E.O., avec *Les enfants de Voynich*.

On retrouve ici le côté « encyclopédique » ou « didactique » de ce « passionné des mathématiques et des lettres » qui est également « corédacteur du *Dictionnaire officiel du Scrabble* ». Si *La Vénus de la vallée mosane* explorait les domaines de la génétique, de la paléoanthropologie et des sites préhistoriques wallons, ce nouvel opus, nourri par une riche bibliographie, nous fournit de nombreux renseignements – attisant notre curiosité – à propos de deux thématiques révélées dès le titre : « les enfants » et « Voynich ».

Les enfants, oui, mais quels enfants ! Un peu comme dans *La nuit des enfants rois* de Bernard Lentéric (un roman auquel celui-ci adresse d'ailleurs un clin d'œil), il s'agit pour le protagoniste adulte de cette histoire, un neurologue prénommé Topaze comme le héros de Pagnol, de réunir, dans un ancien couvent du brabant wallon, durant les deux mois des grandes vacances, un groupe d'enfants dont le Q.I. se situe entre 140 et 150.

Affligés de *surdouance*, les six jeunes en question (ils ont entre dix et quinze ans), d'origines diverses (algérienne, belge, irakienne, péruvienne, grecque ou franco-italienne), frisant parfois l'autisme Asperger, ont aussi pour la plupart des relations familiales compliquées : parents irakiens expulsés, père en prison pour avoir tué la mère, père entretenant avec son fils des relations narcissiques, mère solitaire... La jeune vie de ces surdoués n'a rien d'un long fleuve tranquille.

Si Topaze, en accord avec son directeur de recherche (« ce

crétin de Castel-Bénac » qui, par ailleurs, lui a piqué sa femme), réunit tous ces jeunes dans une moderne abbaye de Thélème, c'est pour tenter de distinguer des différences comportementales entre deux grandes catégories de HPI : les « lamineurs » et les « complexes » (dont le roman nous décrit les caractéristiques).

Bientôt entre en jeu une composante sous-estimée par le neurologue : l'ennui. Privés de stimuli intellectuels adaptés à leur profil, les jeunes « penseurs » tournent en rond. Comment les occuper ? Intervient alors le second élément du titre : Voynich.

Le fameux manuscrit de Voynich ! « Un ouvrage mystérieux qui résiste à toute analyse depuis des siècles. » Si les six « penseurs », accouplés en trois duos, se collaient à l'énigme ? Cela les occuperait. Si, mieux, ils la résolvaient ? Topaze sait que l'université de Yale a promis sept millions de dollars au chercheur qui réussirait à décrypter le manuscrit. Les jeunes surdoués y parviendront-ils ? Topaze est-il mû par la seule curiosité scientifique ou par l'appât du gain ?

Le lecteur suit la quête avec curiosité, parcourant ces pages d'une traite comme s'il regardait un film Netflix.

Les jeunes personnages sont bien campés, typés avec méthode.

Une petite réticence, le côté souvent référentiel, voire technique, de l'expression.

Un exemple :

L'Algérienne s'arrête au milieu du trottoir, face à son amoureux. Dans un élan puissant, elle l'embrasse furtivement sur la bouche.

« Mon petit brunet, ce sujet est trop complexe pour toi. Le voile que je porte fait partie de ma tradition et de mon identité. Face au racisme, je le garde

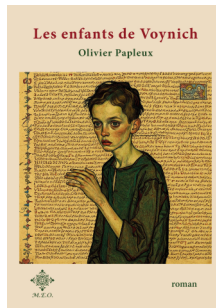
LECTURES

pour résister à la stigmatisation dont je fais l'objet. Me couvrir ne dénie pas ma féminité. Il marque ma liberté religieuse. Tu n'as pas à me défendre. Je suis assez grande, je sais ce que je fais. »

La belle Aspi, à l'accoutumée si mauvaise oratrice, vient de s'exprimer avec courage. L'expression de ses convictions, par la défense de son intégrité, catalyse en elle l'éveil de nouvelles compétences sociales.

Ce parti pris, peut-être voulu par le caractère plus intellectuel qu'affectif des jeunes HPI, ne gâche cependant pas le plaisir de lecture qui se maintient jusqu'à un dénouement inattendu.

Daniel Charneux



Activités de nos membres

En novembre 2025, **Lionel Baland** a été interrogé en vidéo par Julie Péron de la revue française *Omerta* à propos de la nostalgie en Europe de l'État-nation. Le texte de cet entretien est, en partie, repris dans le numéro de décembre-janvier-février 2025-2026 de la revue *Omerta*.

Le 24 octobre 2025, il est intervenu dans le JT de TV Libertés à propos du refus du gouvernement belge de saisir l'argent russe à Bruxelles, le 26 décembre 2025 à propos d'atteintes à la démocratie en Allemagne et le 2 janvier 2026 à propos de la situation économique et politique en Autriche.

Il a donné un entretien à la revue française *Omerta* pour son numéro de début 2026 sous le titre « La nostalgie de l'État-nation bat son plein. » Une interview vidéo portant sur le même sujet a également été mise en ligne par cette revue. Le 2 janvier, il est passé dans un reportage de TV Libertés à propos de la situation politique et économique en Autriche. Le 23 janvier, il a été interrogé dans la matinale *Ligne droite* de Radio Courtoisie à propos du Groenland. Le 3 mars, il est passé sur Radio Courtoisie dans le *Libre Journal* afin de parler de l'histoire de la bohème littéraire et artistique du quartier de Schwabing à Munich entre 1890 et 1914.

Le vendredi 13 février, **Daniel Charneux** était l'invité de Yannick Blavette sur RCF Poitou pour son dernier roman, *I'm not M.M.*, sorti le 5 février aux éditions Arléa. Le mardi 24 février, à propos du même livre, il s'entretenait avec Laurent Dehossay dans l'émission « Un jour dans l'Histoire », sur La Première radio (RTBF). Le vendredi 6 mars, une pierre gravée signée Daniel Charneux a été ajoutée sur le « chemin des poètes » du Mont-saint-Aubert à l'initiative de l'association Unimuse et de la ville de Tournai. Elle porte ce vers extrait du recueil *En bref*, prix Delaby-Mourmeaux 2025 : « Quoi d'autre ?

Ce rien qui ressemble à tout. »

Le 13 décembre 2025, **Thierry-Pierre Clément** a présenté son essai *Poésie fenêtre ouverte* chez Lipp à Paris (6e), dans le cadre d'une séance du Cercle Aliénor. Le 6 février 2026, des extraits de son recueil de poèmes *Approche de l'aube* ont été lus au cours de la Deuxième Rencontre poétique de l'association Écritures & Spiritualités, à l'Espace Poveda à Paris (13e). Le 26 février 2026, il est revenu sur son essai *Poésie fenêtre ouverte* dans le cadre du cycle d'animations littéraires "Parlons du monde autrement" organisé et animé par Myriam Watthee-Delmotte à la Galerie Simoncini à Luxembourg.

Le lundi 2 février 2026, **Gaëtan Faucher** a prononcé une conférence « Autour de Boris Vian » au théâtre Le Petit Chapeau rond rouge. La comédienne Morgane Piraux y a lu plusieurs citations de l'auteur.

Véronique Leurs a joué dans la pièce de Georges Feydeau *L'hôtel du Libre-Échange* les 5, 6, 7, et 8 mars 2026 dans une mise en scène de Manuelle Ammoun, à la Comédie de la Retraite.

Le dernier numéro de la *Revue générale* (consacré à « Paul Valéry, toujours recommencé », n°2025/3) a publié l'article de **Philippe Marchandise** intitulé « À propos de l'insoupçonnable force du roman ».

Il a été reçu à la librairie DLivre, à Dinant, le samedi 21 mars 2026 pour y présenter son troisième roman **L'éléphant qui avait du pollen sur les pattes arrière**, où il a été interviewé par Patrick De Munck.

Dans le cadre du programme de la Fédération Wallonie-

Bruxelles « Auteurs en classe », **Marie-Bernadette Mars** s'est rendue à l'Institut de l'Enfant-Jésus à Nivelles et au lycée Maria Assumpta, à Bruxelles. Le projet « La plume au bout de la langue » lui a donné l'occasion de faire vivre des ateliers d'écriture dans plusieurs écoles. A Liège et Waremme, huit rencontres ont été programmées, s'adressant à des personnes en traitement de maladie et, dans le cadre du symposium sur les soins palliatifs du 14 mars à Huy, elle a proposé la thématique « Cet arbre qui est le mien ». Elle anime d'autres rencontres, notamment autour de la thématique « Du graphisme et des couleurs à l'écriture ». A Louvain-la-Neuve (UDA), c'est le récit de vie qui fait l'objet d'un cycle d'écriture. L'Espace Samare du Centre Culturel Braives-Burdinne proposera le 10 avril une lecture-spectacle du *Sentier des Zagoria*. En février à la bibliothèque d'Halanzay, elle a présenté ses romans et à la librairie «Toutes Directions» de Liège, des extraits de *Trois cadrans de la beauté. Journal d'un printemps grec*. Dans le cadre de la Journée des femmes, elle a présenté une conférence : «Pandore, Médée, Clytemnestre, Circé : machiavéliques ou victimes? Regards d'aujourd'hui sur des héroïnes de l'Antiquité grecque». En mars, elle était l'invitée des bibliothèques de la Vallée-Borgne (Cévennes), pour animer un atelier d'écriture. Elle est l'invitée de Radio Alliance de Nîmes pour l'émission de Ch. Delord « Au fil des pages ». Elle animera un atelier à l'Athénée Royal de Dour le 3 avril et à l'Institut Saint-Joseph de Ciney le 17 avril, un autre pour des primo-arrivants chez Interra à Liège le 14 avril, et un autre le 25 avril pour la Commission Historique et Culturelle de Cointe, sur la thématique « De la peinture et des couleurs à l'écriture ». Elle sera l'invitée de l'émission « C'est notre histoire », de la RCF Liège le mardi 14 avril, et participera à la journée sur les droits humains de l'Athénée de Soumagne le 21 avril. Elle participera à « Improvisation Horizon », un projet qui aura lieu à Momalle les 26, 27

et 28 juin.

À Tournai, une soirée poétique autour du travail de l'artiste Bob Verschuren a eu lieu le 15 novembre 2025 à la Galerie Brodzki ; **Marie-Clotilde Roose** a présenté les livres *Villers à deux voix* de Dominique Sintobin et Marianne Kirsch, ainsi que *Du crayon à la plume...*, publiés par la Galerie Frédéric Mouraux, avec des lectures et Maxime Novas à l'accordéon.

À la Maison de la Culture de Tournai, elle a animé la troisième et dernière rencontre littéraire 2025 au Cercle de la Rotonde, en présentant les livres récents de Christiane Deviaene (*Écoute*, Ed. Les déjeuners sur l'herbe), François Salmon (*Merci pour la tendresse*, Ed. Edern) et Violaine Lison (*Lequel de nous portera l'autre ?* Ed. Esperluète), avec des interludes musicaux par Hippolyte Dedeycker. L'occasion de fêter les 35 ans du Cercle de la Rotonde, qu'elle a fondé et animé depuis sa création à Louvain-la-Neuve : <https://www.lecercledelarotonde.be>.

Martine Rouhart a remporté le Prix des Trouvères (jurés lycéens) pour son recueil *Le Cœur au pas*, à paraître en octobre 2026 dans la collection Les Écrits du Nord (poésie) aux éditions Henry – La Rumeur libre.

Luc Templier a donné une conférence sur le thème de la *Créativité et la beauté* le jeudi 26 mars 2026 à la librairie UOPC (Bruxelles).

Le dimanche 15 mars 2026, **Thierry Werts** a présenté son dernier ouvrage, *Là où trébuche la lumière*, à la librairie Mot Passant (Bruxelles). La présentation était assurée par Frédéric Van Leeuw.

*Échos et informations de nos partenaires de la
Fédération Wallonie-Bruxelles:*



Académie royale de
Langue et de
Littérature françaises
de Belgique:
www.arllf.be

Société belge
des auteurs:
www.sabam.be

sabam

AREAW

Association royale des
écrivains et artistes de
wallonie:
www.areaw.be

Archives et
Musée de la
Littérature:
www.aml.cfwb.be

aml



Centre Wallonie-
Bruxelles Paris:
www.cwb.fr



Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 57 | 2^{ème} TRIMESTRE 2026



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE: ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES, DU FONDS DES LETTRES ET DE LA SABAM

La revue Nos Lettres, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.